

Assise sur le canapé gris, Florence dessinait un arbre se trouvant à proximité. Jane était là aussi, droite, dans un angle du même canapé un peu à l'écart. Comme d'habitude, elle ne bougeait pas, se grattant simplement le haut du crâne où une sorte de tonsure était apparue au fil des ans et au rythme de la maladie. Jane, la femme de David, était très lourdement handicapée après six AVC au trop jeune âge de quarante-neuf ans.

David, immobile, a la tête légèrement penchée, les yeux fixés sur l'arbre que son amie venait de poser là, sur cette page de cahier d'écriture.

Cet arbre, c'est celui qu'elle a fait durant des années en cours de dessin dans cette école lorsqu'elle était enfant. Il y a l'arbre, les collines, le flamant rose, toujours ce même dessin, un croquis plus exactement, rien qui ne soit vraiment sorti de son imagination.

— Où sont les racines ? demande David.

Son regard soudain posé sur Flo, l'air interloqué, la bouche légèrement entrouverte puis un silence qui lui a semblé, à elle, interminable.

— Mais... je...

Devant son désappointement, il se saisit du cahier et se met à dessiner à son tour un arbre, son arbre à lui. Il est très grand,

solide, et les racines apparaissent telles des cordes épaisses et lourdes, scellées loin sous la terre transparente de son dessin.

— Tu vois les racines ?

— Oui.

Mais, en fait, que voyait-elle vraiment ? Sinon un homme fort et puissant, beau et rassurant, un homme qu'elle avait aimé au premier regard, un homme peut-être prêt à lui offrir ce qu'elle attendait, sans qu'il sache lui dire vraiment, sans qu'elle sache le demander, intimidée, rougissante et maladroite. Les mots qu'elle osait à peine prononcer se fondaient dans un imperceptible souffle, presque inaudible.

Trois mois déjà qu'il l'avait reprise dans ses bras, qu'il lui faisait l'amour, qu'il l'aimait sans doute, sans qu'elle arrive à le percevoir, sans qu'elle puisse s'en persuader, aussi convaincue qu'elle était qu'on ne pouvait l'aimer, elle, cette femme sans racines, cette femme aux cicatrices brûlantes presque visibles sur le moindre corpuscule de sa peau.

Face à lui, elle n'était plus qu'un élément. Elle était l'air lorsqu'il la prenait par la main, l'eau lorsque leurs corps se mélangeaient, la terre pour la nature qu'il aimait tant et le feu lorsque la jouissance des âmes et des corps les réunissait.

Mais Florence n'était rien d'autre qu'une blessure, une blessure qu'il savait apaiser, rien d'autre qu'une enfant qu'il savait consoler, rien d'autre qu'une femme soumise à lui par volonté, par désir, par tous les sens qui l'éveillaient enfin à l'amour, l'amour qui fait vibrer, l'amour qui fait crier, l'amour qui se donne, qui s'abandonne.

Elle l'aimait dans ses silences, dans ses absences, dans ses errances, ses erreurs, ses défauts, dans sa bonté, sa générosité, son don de lui. Elle l'aimait sans savoir lui dire, mais elle l'aimait si fort, si bien et si mal à la fois, tout comme lui d'ailleurs aussi présent qu'il pouvait l'être pour Jane qu'il

avait épousée quarante ans auparavant. Une jeune femme belle, brune, longue et fine, pleine de vie, happée soudainement par l'inacceptable.

Et quoique cet amour nouveau, celui de David et Flo, était partagé – c'est du moins ce qu'elle aimait à croire, ce que ses gestes, ce que ses caresses lui laissaient imaginer –, elle était envahie par le doute, un doute si violent qui la rongerait littéralement, lui vrillait le corps tout entier, la dévorait jusqu'à ne plus pouvoir se libérer de son emprise. Si elle aimait ses absences quelquefois, celles-ci la laissaient presque folle, dans un vide béant, une inaptitude à vivre pour elle et sans lui. Ces séparations lui étaient impossibles, même si elle les désirait, si elle en ressentait le besoin comme pour se retrouver, réapprendre à redevenir ce qu'elle était avant lui. N'était-elle qu'une prisonnière ? N'était-il que son geôlier ? Ou est-ce lui, le prisonnier ? L'« aidant », comme il disait, celui qu'il était devenu depuis ces dix années. Ces incertitudes et les mots inavoués étaient tel un songe, dont elle devait elle-même trouver les réponses. Comment guérir de cet incontournable désir ? Comment chasser les attentismes, les craintes et les ruptures avec elle-même, s'abandonner à la passion simplement sans en être l'esclave ? Refuser de lui appartenir totalement, pour se protéger, pour protéger Jane. Attendre pour apprendre, attendre pour comprendre...

Florence quitte le canapé, pour s'appuyer au chambranle de la baie vitrée, le regard tourné vers l'extérieur. Le temps est encore maussade en cette mi-mars et la pluie frappe doucement sur le carrelage de la terrasse.

— Tu veux une tasse de thé ?

Elle a tourné la tête en sentant sa main pesant sur son épaule.

— Oui, s'il te plaît.

Elle le suit des yeux se dirigeant dans la cuisine. Jane n'a pas bougé, toujours assise sur le canapé, remuant et tournant la bouche dans une sorte de mimique, de rumination, comme cette succion d'enfant tétant dans un rythme incessant et répétitif. La maladie de Jane, son handicap, et elle au milieu dans la semi-conscience de Jane et de son amour fou pour lui. Rien n'était plus réel que la douleur qui la partageait entre lui et ce qui faisait Jane aujourd'hui.

Sa tasse fumante prise entre ses mains, muée dans un mutisme contemplatif, la table et les chaises disposées dans un ordre quasi militaire autour. La coupe de fruits au centre sur une nappe colorée, plastifiée, usée. Un peu plus loin, une bibliothèque sans livres, juste quelques photos – souvenirs d'un passé oublié –, cependant rangées, ordonnées comme dans un mausolée. Au centre, un peu de présent : deux photos d'elle, des enfants et petits-enfants, des sourires figés pour une éternité volée à l'éternité elle-même. Toujours dans un coin de la bibliothèque, des coupes se suivent, alignées, les unes près des autres, le temps passé des marathons gagnés, sa fierté à lui, ses vingt ans, ses trente ans. Un cadre au-dessus du canapé, un instrument de musculation pour lui, une desserte comme celles que l'on trouve dans les cliniques, des fenêtres et baies vitrées sans rideaux, un peu comme des yeux sans paupières. Il manque aussi des fauteuils, un peu de couleur, des tableaux sur les murs, des plantes, un peu de vie, des objets posés çà et là, une chaîne hi-fi, des CD, des DVD. Et sur la terrasse, pas la moindre fleur, juste une espèce de table ronde minuscule et blanche, toujours ce blanc trop présent, et quelques chaises inconfortables en bois rouge. En fait, il a fait ce qu'il a pu, mais l'appartement est sans âme, vide, « c'est un hôpital », comme il dit, et cela lui fait mal, à elle, de voir le silence et la vie disparue le jour où Jane... il y a dix ans. Une

autre table basse dans le salon, très longue, en forme de paddle, avec quelques programmes de télévision dessus, agrémentée d'un pichet garni de quelques fleurs que Florence offre de temps en temps à Jane, les jours de marché, avant de partager le poulet dominical chez lui. Un téléviseur aussi est accroché au mur en face du canapé. Près de la baie vitrée, un petit bureau où trône son ordinateur, un cadre au-dessus rapporté de Thaïlande par l'une de leurs filles, deux cubes gris assortis au canapé, des orchidées blanches et pourpres – ses fleurs préférées à lui – alignées sur un dressoir comme une rangée de petits soldats, et ce blanc, trop blanc, ce blanc trop triste, immaculé, aseptisé, trop propre, trop bien rangé. Il se défend d'avoir besoin d'un peu plus de vie dans leur appartement, prétendant que ça lui convient très bien, pourtant, je ressens chez lui comme une « petite mort », dont il veut se contenter et dont il se contente comme une fatalité irréversible. Les rituels de l'appartement, les rituels de sa vie à lui, il n'est plus un mari, il n'est plus que soignant volontaire.

Est-ce que Jane voit la Méditerranée derrière les vitres ? La ville allumée la nuit tombée ? Le phare et sa flamme rouge et jaune qui tournoie, qui marque le temps, qui dit malgré tout que la vie est encore là, au loin quelque part ? Les avions qui atterrissent, qui décollent, est-ce que Jane voit ?

Elle repousse du plat de la main une larme qui glisse le long de sa joue, sur son cou. Elle sait que son destin, que sa vie, est là à présent, auprès de lui, auprès de Jane aussi. Elle le désire comme elle en a peur. Oui, la peur est là qui la tenaille, qui la bouleverse, qui la laisse comme une enfant perdue quelque part, comme une petite voix au fond d'elle qui lui susurre d'avancer et de se détourner tout à la fois. Pourtant, cet amour incontournable, cet amour qui la fait vivre, qui la bouleverse, qui la traverse, qui lui parcourt le corps et le cœur,

qui la tiraille aussi. Le quitter dix fois, mille fois, s'abandonner dans un flot de larmes irrépressible et revenir, revenir, revenir, car il l'attend, et elle le sait. Il l'attendra toujours. Depuis dix ans, elle est la seule qui est entrée dans sa vie.

— Tu veux bien me raccompagner chez moi ? Il est tard.

— Oui, si tu veux. Tu es fatiguée ?

— Non.

Florence le voit allumer la télé et la radio, installer Jane confortablement avec une couverture sur les jambes, fermer une fenêtre, mettre une petite veilleuse près d'elle. Elle enfle son manteau, elle prend son sac, son paquet de cigarettes, son portable, met la laisse au chien avant d'embrasser Jane, de la serrer dans ses bras, de lui dire « à demain ». Il attrape sa parka dans le placard de l'entrée, ouvre la porte qui se referme sur Jane, toujours silencieuse et sans un geste, sans un regard, ni sur lui ni sur elle.

La pluie a cessé, le vent s'est calmé, comme tous les soirs. Il fait presque doux, la nuit est là, les volets des autres appartements sont fermés, c'est le silence qui les enveloppe tous les deux.

Il ouvre la porte passager, le chien saute et elle s'installe, met sa ceinture et referme la portière. Au volant, il ne parle pas, la radio ne siffle pas ces airs qui font sourire et sautiller Jane. La musique, c'est cette vibration qui la rend presque vivante. Pour nous, elle ne sert à rien qu'à briser le silence jusqu'à occuper les quelque deux kilomètres qui les séparent lorsque Flo décide de partir.

Il va garer la voiture sur cette place pour handicapés et ils traversent le petit jardin où le chien, libéré de son entrave, laisse traîner son museau à droite et à gauche, tandis qu'ils avancent main dans la main ou alors il la prend par la taille.

Jane n'est pas couchée, il ne restera qu'un court instant. Chez elle, elle allume la théière, elle lui dit : « *Do you want a*

cup of tea ? » Il répondra « non », car il ne reste pas. Sur son lit, elle se calera bien loin de lui, elle allumera une cigarette. Il sera assis près d'elle, mais il ne la touchera pas, elle ne le touchera pas non plus, quoique le désir soit là, peut-être comme une sorte de jeu. Leurs regards parlent, lourds de sens, de mots, ces mots à elle, que lui ne sait qu'entendre sans pouvoir les répéter, par pudeur ou sans y accorder cette nécessité, le plaisir qu'elle y trouve pour s'apaiser, pour se rassurer, pour lui prouver jour après jour cet amour immense qu'elle veut lui donner toujours, à chaque minute, à chaque instant. Puis il s'approchera et posera doucement sa tête au creux de son épaule, comme un enfant. Elle caressera son crâne, laissant son cœur s'emballer, battre la chamade, jusqu'à ce qu'elle prenne son visage entre ses mains et qu'elle embrasse sa bouche, ses yeux, sa nuque, ses joues, jusqu'à ce que l'étreinte n'ait plus besoin que du partage des corps abandonnés au désir.

— Il faut que tu mettes Jane au lit.

— Oui, j'y vais.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Son « je t'aime » continue de la faire frissonner après que la porte d'entrée soit refermée. Ces mots-là sont rares chez lui, alors ils résonnent encore et encore longtemps après qu'il soit rentré chez lui, chez eux, auprès de Jane.

Seule, comme dans un rituel, elle prend son portable et écrit un « bonsoir, vous deux » qui restera sans réponse, comme d'habitude. Il s'occupe de Jane, toilette, pyjama, un peu de télé qu'elle regarde sans voir, sans comprendre, avant qu'il la couche dans leur lit, ce lit qu'elle a rêvé mille fois être le leur. Leur lit, leur vie, leur appartement, leur maison. Cette complicité dans l'ombre de Jane, deux dans un sens, deux dans l'autre. Il ne sera jamais pleinement à elle. Elle pleure souvent cela,

mais elle sait, elle accepte. Espérer n'a aucun sens ; ça aussi, elle le sait.

Flo, elle, la mer, le flot et le ressac, l'indéfini, l'infini, elle vient, elle part, elle s'abîme sur le sable, elle se brise.

La nuit est là, dans un silence de cathédrale où Bach guérit l'espace d'un court instant les blessures, les meurtrissures, panse les plaies, égrène et apaise note après note mélancolie, langueur et moments de doute. Elle est bien, la musique l'enveloppe, dans cette douce torpeur, seule chez elle, sans lui, sans Jane. Toutefois, le manque est là, bien présent, qui l'emporte dans mille allégories, mille doutes, encore et toujours.

Allongée sur son lit où le rouge flirte avec ces nuances de bordeaux et de couleurs chaudes, où les plantes envahissent le petit appartement, où les murs chantent l'Afrique et l'Inde, comme les objets, l'encens et les bougies, les tulipes qu'elle aime pour leur humilité, leur simplicité, leur beauté pudique. Elle pense à Jane, Jane qu'elle aime tant, Jane à qui elle parle tout bas, loin d'elle ou toute proche, Jane que la maladie ronge comme un poison, Jane si jeune, Jane si belle. Oh ! Jane...

Elle pense aussi à lui, toujours à lui, à cette évidence qui l'a conduite vers cet homme en cet été 2017. Elle avait pris son vélo ce jour-là, installé son chien dans le panier et roulé vers l'Ayguade, ce petit village du sud de la France à seulement quelques kilomètres de chez elle. À peine sept mois après avoir quitté Paris, seule avec son chien et son chat, sans argent mais sans appréhension, sans peur. Elle avait rêvé d'un ailleurs, laissé derrière elle les blessures, la haine, ceux qui prétendaient l'aimer, ceux qui prétendaient lui apporter, lui offrir cet amour qu'elle espérait tant, les faux-semblants. Elle avait crié, hurlé son départ à ceux-là, à elle-même, à la dépression. Deux ans de détresse, deux ans de solitude, deux ans où les

sourires, les rires n'existaient plus, deux ans prisonnière de ce corps qui ne lui appartenait plus, qui ne vibrait plus, ne bougeait plus, n'attendait plus, n'espérait plus.

Elle avait quitté cette « vie » pour faire sa révolution. Le temps pour elle était venu d'appriivoiser une nouvelle *elle*, la Florence de demain, la Florence d'aujourd'hui, sa réalité, ses désirs, ses choix, plus ceux des autres, les siens, avec ou sans douleur, mais ses choix, rien que les siens, apprendre à oublier, à tuer peut-être son masque de petite fille, d'enfant torturée.

Elle était partie pour vivre. Elle était venue vers lui sans le savoir. Elle avait quitté le désamour, les mensonges, la violence. Elle avait quitté le dégoût, le néant, le vide, l'absurde, le sordide, l'inutile, le superficiel, le paraître. Elle avait quitté le faux pour trouver, pour chercher la vérité, sa vérité, l'absolu. Elle était en quête depuis son premier jour sans doute. Oui, c'est ça, depuis son premier jour, depuis ce premier cri, depuis cette première plainte.

22 h 20. S'il ne l'appelait pas maintenant, il ne l'appellerait pas ce soir, il aurait couché Jane, son téléphone aurait sonné à 21 h précises pour ne pas omettre de lui brosser les dents, il aurait préparé les habits de nuit. Puis il se serait installé devant la télévision, un documentaire, un film. Il se serait assoupi et, vaguement éveillé, aurait répondu à son message « bonsoir, vous deux ».

— Flo ?

— Jane est couchée ?

— Oui. Tout va bien ?

— OK. Belle nuit.

Il va plaisanter avec elle, il en a besoin depuis des années que l'enfer est entré dans sa vie, il va lui dire que demain matin il ira à Valcros crapahuter – comme il dit – avec Jacques, un ami, ou seul s'il fait beau. Ensuite, il passera, ils déjeuneront

ensemble, ils iront faire des courses, promener le chien, parler, prendre le thé, faire l'amour, profiter d'une journée tous les deux.

— David, je t'aime.

Il répondra « moi aussi, je t'aime », ou il ne dira rien, juste un sourire. Elle vivait depuis le mois de mars dans son petit studio sur le port de Hyères, et lorsqu'il la raccompagnait et qu'elle le voyait reprendre sa voiture et rentrer chez lui, c'était un déchirement tous les jours de plus en plus vif, tous les jours de plus en plus pesant. Lui semblait heureux, mais il ne parlait pas, ou peu, la laissant trop souvent dans un certain désarroi, dans de trop nombreuses incertitudes quant à son amour pour elle. Cependant, ses gestes et ses regards parlaient pour lui. Pourtant, ce mutisme quant aux sentiments qu'il disait éprouver pour elle lui laissait un improbable vague à l'âme. Florence lui demandait parfois s'il l'aimait et c'est un sourire un peu narquois qui s'affichait sur son visage. Il se disait linéaire, elle s'en affligeait, tentant de lui faire admettre que personne ne pouvait être linéaire, que les sentiments étaient aussi des émotions, que rire était une émotion, que se mettre en colère était une émotion, qu'éprouver de la joie ou du chagrin, c'était aussi avoir des émotions, et que sans cela il était impossible d'être parfaitement humain dans le sens propre du terme. Mais il ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre, et cela l'attristait. Elle qui était au paroxysme de sa vie de femme quand tout son être réclamait les mots qu'il se refusait à dire. Souvent, elle se demandait si elle était la seule femme à vouloir entendre des « je t'aime, tu es belle... », ces mots si banals pour lui, trop légers et sans importance, et qu'elle attendait, qu'elle espérait depuis ces presque quatre mois qu'ils partageaient cet amour passionnel, fusionnel qui ne les laissaient finalement que quelques heures l'un sans l'autre.

Pourtant, en ce début juillet, il est parti...